

Organisée dans le cadre des missions culturelles que se fixe la Faculté d'Architecture La Cambre / Horta de l'Université libre de Bruxelles, l'ex-biennale et actuellement triennale *Photographie et Architecture* en est à sa cinquième édition. En posant *L'architecture pour quelque chose*, elle énonce de prime abord mieux qu'un thème et plus qu'un constat: une prise de position, un acte de langage, presque un manifeste.

Cédric Van Turtelboom,  
Sans titre de la série "MY WINTER HOLYDAY IN BEIJING"



# ET LA PHOTOGRAPHIE POUR AUTRE CHOSE

La formule semble pourtant prendre le contre-pied d'une question sous-jacente adressée à la légitimité même de l'entreprise: *l'architecture pour rien*? Mais à un défi sous-entendu aussi vague et lapidaire, la triennale oppose bien évidemment des réponses plus nuancées et argumentées, séduisantes et sidérantes parfois, qui délimitent un événement—et posent les conditions du rapport entre photographie et architecture—selon deux voire trois angles d'attaque au moins.

Les quatre éditions précédentes de *Photographie et Architecture* ont suffi à apporter la preuve que ce cycle d'expositions et de manifestations culturelles y associées n'avait pas pour objet la simple représentation de l'architecture par la photographie, mais qu'une question à la fois plus large et plus complexe s'y déclinait, s'y travaillait. Pour preuve, le constat que la "photographie d'architecture" au sens strict (mais les genres photographiques au sens strict sont-ils encore identifiables et défendables?) y représente, cette année plus que jamais peut-être, la part congrue. Preuve de l'évolution des pratiques et des pensées, probablement; mais aussi, par-delà, syndrome du cadre coercitif des thèmes et des lignes de conduites, qu'on y réfléchisse au nom des "matières-supports" aussi bien que sous l'angle des questions de société, au sein desquelles elles se conforment de moins en moins aisément. Entre photographie et architecture il est bien question de rapports et de dynamique, et non de rendre platement compte de l'une par l'autre. Ces rapports se sont, au fil des éditions, déclinés en sous-catégories heuristiques et en connotations sociologiques variées, incontournables parfois mais souvent riches: ainsi, la trace ou l'habitude, l'habitat ou l'aménagement urbain, le corps et la coprésence, la célébration ou le quotidien. Mais, on le sent du moins dans le titre, c'est à la fonction même (à l'utilité?) de l'architecture, à son rôle d'acteur majeur, que l'on demande à la photographie, cette fois, de se confronter, dans un *modus operandi* lui aussi légèrement remanié.

Commissaire des expositions depuis les origines mêmes, Marc Mawet, professeur d'architecture dans la Faculté, avait conservé ses prérogatives en matière d'écriture et de coordination du jury (ou de délégation de celles-ci) pour la sélection des projets. Il a cette fois décidé de deux nouvelles orientations. Tout d'abord, d'inviter des membres de la communauté facultaire, enseignants, chercheurs, anciens étudiants, à écrire les textes sur des sujets dont il les sentait proches. Ce regard pluriel, polysémique, semble avoir livré le plus souvent de bons résultats et garantir de nouvelles formes de partage<sup>1</sup>; surtout, il ne fait que renforcer, pour qui ne l'avait pas repérée de prime abord, la volonté discrète que l'écriture vienne constituer, en marge ou en filigrane, pratiquement un troisième pôle dans l'événement, aux côtés des langages propres de la photographie et de l'architecture. En ce sens, la façon dont Mawet lui-même explicite le titre, le thème de l'événement ("*L'architecture raconte quelque chose, quelque chose de l'homme et de ses systèmes*"), prend davantage de relief encore, soulignant cette volonté d'un "grand récit du monde" reconstruit à travers la symbiose de ses pratiques trop souvent exclusives, séparées, hiérarchisées. C'est aussi en ce sens qu'il faut entendre une formule qui ne vise pas à acculer l'architecture à rendre des comptes à l'utilitarisme, au fonctionnalisme: ce "quelque chose" (ou ce presque rien, que l'on sent empruntés peut-être à Jankelevitch?) pour et par quoi existe l'architecture et ce qui fait son récit, ce peut être un tissu de croyance ou un lit de confort, une organisation scientifique ou une rêverie symbolique, une optique de contrôle totalitaire ou un joyeux bricolage chaotique. On le voit à travers les travaux retenus: sous le *quelque chose* se dévoilent finalement davantage la faculté d'identifier par le regard et la capacité à nommer (avec la joie, la jubilation, ou l'inquiète absurdité qui l'accompagnent) que l'obligation de se justifier, de rendre des comptes.

La seconde nouveauté tient dans l'invitation lancée à une école d'art de collaborer, à travers sa participation au jury de sélection des exposants d'une part, et d'autre part à travers un choix d'œuvres puisées dans la collection du Musée de la photographie à Charleroi. Entre réaffirmation de l'ancrage pédagogique du projet et relecture postmoderne (ou feuilletage inopiné des multiples strates de sens) des fonds historiques ou contemporains, l'exercice se révèle évidemment plus déstabilisant, et il porte par la force des choses—et ce n'est en rien péjoratif—les marques de l'expérimentation, de la première tentative, de "l'essai", au sens d'une relecture plurielle et nouvelle, par le prisme d'un thème, d'un corpus constitué. À travers la bousculade des statuts et divers glissements sémantiques peuvent ainsi voisiner image de galerie ou photo d'actualité, une image anonyme ou une carte postale datée, mais aussi de merveilleuses pépites et quelques franches incongruités... En filigrane se lit inévitablement la confrontation d'une sensibilité jeune et complexe (car collective, qui plus est), d'orientation plutôt actuelle et plasticienne, avec un fonds historique qui reste pour bonne part dominé par la rhétorique humaniste ou le documentaire social<sup>2</sup>. De là quelques absents (ils ont toujours tort), quelques invités surprise (toujours vaguement sommés de s'expliquer), quelques ajustements délicats. De là aussi l'affirmation, peu ou prou, du choix ou des intentions d'étudiants en tant que futurs plasticiens—nouvelle déclinaison de ce phénomène de l'artiste en tant que commissaire<sup>3</sup>.

Pointe et se pose dès lors plus largement la question de la position de la photographie, dans tout cela. Car, certes, sous l'angle de l'utilité ou de la fonction, sous l'angle du pouvoir symbolique ou de l'esthétique pure, sous d'autres angles encore indépendants de tout jugement de valeur, il est toujours possible d'y déceler ou de révéler l'architecture *pour quelque chose*<sup>4</sup>. Mais la photographie, quelle chose a-t-elle à y faire, à y voir, en regard de ce quelque chose de l'architecture?... Témoigner, créer, simuler (ou stimuler), dénoncer, questionner, célébrer, travestir, traduire?... Pour le coup, la triennale répond un peu moins clairement à la question, qui n'est évidemment pas

sa préoccupation initiale, ce que l'on peut à la fois tout à fait comprendre et légèrement regretter. Ou plus précisément, la générique diversité des réponses apportées, si elle satisfait au besoin d'éclectisme et de variété, permet moins d'identifier une problématisation équivalente dans le champ de l'image considérée comme "constat" que dans le rapport au construit. Ainsi, aux côtés des incontestables figures attendues et maîtres du genre (les Tourneboeuf, Dujardin, Kempenaers et consorts, pour certains déjà aperçus lors d'éditions précédentes), chez qui l'architecture tient bel et bien lieu d'objet central, essentiel, d'autres ne font que l'aborder dans les coins ou par les bandes: celle du reportage social, ici ou ailleurs (on pointera notamment la série *Lunik IX* de l'Autrichien Michael Biach, sur un quartier à Kosice en Slovaquie, réputé comme étant la plus grande concentration de Roms de tout le pays, ou les *Indian Monuments* de Frédéric Delangle). Celle de la mise en scène léchée, narrative aux li-sières de "l'inquiétante étrangeté" (Julia Fullerton-Batten) ou du détournement ambigu de l'esthétique d'agence immobilière par Philippe Del Cane. Ou encore celle d'une photographie d'auteur où le substrat documentaire sert un propos personnel qui, sans être autobiographique, ne cherche ni à témoigner ni à s'attacher à un objet particulier, architectural ou non, mais le déborde sans cesse: c'est le cas du toujours épating Cédric Turtelboom, dont le travail à l'évidence atteint à présent sa pleine maturité tout en élargissant, ici à l'Asie, son rayonnement; ou du road-movie statique dans les "Down Towns" états-unis d'Olivier Culmann, membre du collectif *Tendance floue*. On pointera encore le travail de Gilles Raynaldy, en imprégnation en milieu scolaire, ou encore la collection de photographies anonymes américaines de Sylvie Meunier, comme tentatives complémentaires, mais inégales, de "*faire œuvre en dehors de l'art*"<sup>5</sup>...

Bref, dans le processus de réification qu'implique toujours inévitablement la lecture du monde à l'aune du sens, "*l'homme, architecte ou non, utilise notamment l'architecture. Il manipule ses codes, ses règles, ses manières, ses matières, ses ordres, ses échelles pour mobiliser des enjeux, construire des rapports, révéler des valeurs*"<sup>6</sup>. Voilà qui est fort juste et bien dit; appliquer la même rigueur et la même formule à l'univers, aux genres et aux langages propres d'une photographie actuellement en pleine mutation, plutôt que d'en forcer parfois un peu trop le mélange, ne pourrait faire que démultiplier et réchauffer un peu plus encore le riche potentiel de leur confrontation, à l'horizon de cette ambitieuse, singulière et convaincante triennale. Sous peine que la photographie, tenue (espérons-le) de transcender ses constats impeccables ou sa technique irréprochable par de vitales questions de sens, de regard et d'écriture, et prise en étau entre la nécessité de son objet et la massivité de son exégèse, n'en soit réduite à *une image pour peu de chose*.

Emmanuel d'Autreppe

Jan Kempenaers, *Spomenik#03*



*ImbraMuros*

**ADÀL, OLIVIER BEVIERRE, MICHAEL BIACH, CLAUDE BRICAGE, MARIE B. SCHNEIDER, DOMINIQUE BUGGENHOUT, PAUL CAPONIGRO, MALIK CHOUKRANE, CAROLE CONDÉ & KARL BEVERIDGE, OLIVIER CULMANN, DONIGAN CUMMING, FRÉDÉRIC DELANGE, PHILIPPE DELCANE, NICOLAS DHERVILLERS, LUCIEN DUCHÈNE, FILIP DUJARDIN, MURIEL ESENS, PATRICK EVERAERT, STEPHEN FELDMAN, JULIA FULLERTON-BATTEN, ZACHARIE GAUDRILLOT-ROY, PAUL GRAHAM, GUILLAUME GREFF, MICHEL HANIQUE, FRANÇOIS HERS, HANA JAKRLOVA, JAN KEMPEAERS, WILLY KESSELS, SERGE LEROY, INGE MORATH, SYLVIE MEUNIER, GILLES RAYNALDY, FERNAND PIERRET, ANDREW SAVULICH, CHRISTOPH SILLEM, CHRISTINE STARKE, EDDIE TOT, PATRICK TOURNEBOEUF, ROBERT VANDEN BRUGGE, CÉDRIC VAN TURTELBOOM, JOHN VINCK, THIERRY WESEL**  
**L'ARCHITECTURE POUR QUELQUE CHOSE - #5 DE LA TRIENNALE**  
 ESPACE ARCHITECTURE  
 19 BIS PLACE FLAGEY  
 1050 BRUXELLES  
 JUSQU'AU 10.05.15.

1 Le catalogue, toutefois, ne fait que renforcer l'impression que l'œuvre (non légendée) se perd parfois un peu sous le commentaire qu'elle encadre. Par ailleurs, si sur les cartels d'exposition figurent régulièrement les supports, tirages, formats (qu'on a pourtant sous les yeux) voire crédits de galeristes, il faut parfois chercher bien loin dans le commentaire fouillé pour dénicher quelques informations élémentaires comme les lieux, dates ou contextes de réalisation des images.

2 Hervé Charles, photographe et responsable de l'option Photographie à La Cambre, estime ainsi que "révéler une histoire, revendiquer un point de vue global, construire un propos par le choix d'images individuelles qui forment un tout comme les mots forment la phrase, détourner le propos d'une image en la mariant avec une autre, toute cette alchimie est sans doute la partie la plus grisante de ce projet" — au risque aussi, couru puisque mesuré, de sortir du thème, de niveler premiers plans et seconds rôles (en terme de présence de l'architecture, non bien entendu de valeur de l'œuvre) ou encore de contraindre d'initiales intentions.

3 Voir à ce sujet le très complet et récent essai de Julie Bawin, largement commenté dans le numéro précédent de *l'art même*.

4 Comme le soulignent les notes d'intention toujours fouillées de Marc Mawet, "en tentant désespérément de penser à un espace absolument et délibérément muet, Georges Perac dut se contraindre à conclure que, dans les actes que les hommes posent et les espaces d'espaces qu'ils édifient, il est probablement impossible de chasser les fonctions, les rythmes, les habitudes, la nécessité".

5 Concept développé par Michel Poivert dans son article "La veine démocratique. Lente restauration d'une poétique des usages" in *artpress* n°34, août-sept.-oct. 2014, et cité judicieusement par Sabine Guisse dans sa lecture de Raynaldy.

6 Propos à nouveau de Marc Mawet.